Interactions : les mondes interagissent, le visible et l’invisible, l’animal, le végétal, le minéral, les étoiles et le cosmos.

Douze films, comme douze mois de l’année pour explorer les dimensions de l’esprit : l’espace, le temps, les quatre saisons, un automne un hiver un printemps un été, le haut, le bas, ce qui ouvre et ce qui ferme, ce qui donne et ce qui reçoit.

Entrons dans l’invisible, dans le mystère de la vie. Depuis toujours les animaux ont été le reflet de notre vie spirituelle, combien de contes ont animés les soirées d’Afrique, de Chine, d’Inde, de Perse, d’Amérique ou des îles lointaines, jusqu’en Australie où la culture aborigène nous introduit dans le temps du rêve où interagissent toutes les formes de vie, là où le monde a son origine.

Clemente Bicocchi a perçu dans le moment où, inquiet, le troupeau va à la recherche de son abris nocturne, l’inquiétude de l’humanité, si bien racontée par Asimov, qui va vers le crépuscule et s’inquiète d’un retour à la vie. Ce sont les animaux qui parlent le langage des hommes et des femmes.

Et encore en Amazonie, au Mato Grosso, Takumã Kuikuro nous révèle dans le rugissement du jaguar un lien profond entre les êtres humains et les animaux, un même esprit et une multitude de langages.

Écoutons les sons de ces langages, dans l’univers synesthétique de Anne de Carbuccia. La subtile interaction des pattes d’un insecte sur l’écorce d’un arbre, à la recherche de sa nourriture, la douceur d’une mousse sous la paume des mains, de quoi se rafraîchir, s’abreuver, de quoi être rassasiés de la paix de la couleur verte, plongés dans la forêt ou dans l’univers ouaté du monde sous-marin qui parle et offre sa vie aux femmes qui depuis des temps immémoriaux, au Japon ont établi un lien avec la mer. Chaque jour, elles reçoivent la caresse de l’eau qui leur offre sa vie et ses richesses. Le son nous entoure, touche notre peau, tout nous parle, sous l’eau.

Entrons maintenant dans le langage universel des animaux, celui dont nous ont parlé tant de fables, de contes de sagesse. En Afrique au Maroc, Fauzi Bensaïdi nous fait vivre l’aventure humaine, notre soif de liberté, à travers l’histoire d’un cheval qui saura si bien nous communiquer ses sentiments, car il n’est pas le pauvre auquel l’humanité reproche la paresse, il n’est pas l’exilé dont on ne croit pas à l’histoire, il n’est pas le besogneux dont nous avons peur. C’est un animal, il subit son sort, celui que les êtres humains lui infligent et pourtant nous en voyons bien les conséquences, cette fois. Ce n’est pas un étranger, c’est l’un de nous qui souffre, a de la peine, a soif de liberté. Alors, nous participons tous de ses joies et de ses peines, comme les membres d’un même corps. Nous communiquons dans un même esprit, dans un monde où tout est communion, où tout ce qui est à moi est à toi, par-delà nos différences. Mais quelles différences, où tous ensemble nous ne faisons qu’un ?

La mer pourrait-elle contenir l’infinité de poisson qui se multiplient en elle ? Oskar Metsavaht, au Brésil nous montre la vie qui déborde, l’immensité du don, sa gratuité. Combien serait grand le don, si on savait l’accueillir ? L’horizon lumineux sur le petit bateau, un bout de bois, fragile, suspendu sur l’immensité. Un enfant a recueilli la sagesse des ancêtres, un enfant regarde le futur dans l’univers des poissons, victimes silencieuses offertes à chacun. Comment entendre leur voix, comprendre leur générosité, le don de leur vie ? « Ma vie nul ne la prend, c’est moi qui la donne », disait Jésus. Dépouiller l’innocent de sa vie, c’est manquer de gratitude pour le don qu’on aurait reçu. Le don est généreux, abondant, est source de vie car c’est un geste d’amour. Un enfant parle le langage de hommes, mais exprime le don de la vie, il connaît les frontières de l’esprit. La seule limite de la vie est le manque d’amour, de respect, de gratitude, les êtres humains aussi ont leur langage et il est limpide dans la bouche des enfants. Ce film traverse le temps, la vie n’a pas de fin, l’esprit non plus et c’est le regard d’un enfant qui sait où en est la source, dans l’amour qu’il reçoit.

Le don reçu est aussi celui que nous pouvons offrir à notre tour. En pénétrant dans la forêt de Wayanad, au Kerala, Nila Madhab Panda nous montre l’avenir, comment se perpétue le don de la vie : en offrant à notre tour notre vie. Encore une fois, c’est à travers la perception profonde d’un enfant que nous apparaît la dimension spirituelle, là où toute forme de vie est sacrée. Une vieille tradition en Inde, que celle de respecter la vie sous toutes ses formes. Il n’y a pas de vie qui est supérieure à l’autre, un seul esprit se donne à tous, en tous. Et cette fois, c’est au tour des êtres humains qui, ayant perçu la détresse des animaux qui les entourent, offrent leur vie, sont prêts à tout quitter, pour préserver le don qui est offert à tous, en tous.

Les humains se retirent, endormis, filment le monde animal, en Grèce. Les deux mondes sont connectés, le lien subsiste, l’interaction est toujours là, ne dépend pas de ce que nous faisons ou pas. Une communication subtile n’échappe pas au regard de Janis Rafa, les animaux s’interrogent, nous regardent, comment ne pas se reconnaître en eux lorsque la caméra se met à leur place.

Il n’est pas bon que l’homme soit seul. Yulene Olaizola et Rubén Imaz, nous conduisent hors du temps, avant le temps ou après le temps, à la recherche de ce qui fait battre le cœur des créatures. Le récit cosmogonique ancestral parcourt toutes les qualités qu’on imagine être nécessaire à la survie, l’habilité, l’endurance, l’intelligence, mais aucune n’est apte à préserver la vie. C’est le cœur de la Terre et le cœur du Ciel qu’il faudra pour créer le lien qui donne vie à l’humanité, un cœur qui communique au-delà des mondes et des langages : là où il n’y a plus de vie, un homme et un lamantin recherchent ce qui peut leur apporter la vie, l’attention de l’un à l’autre, le lien du cœur qui les habite.

L’esprit ne connais pas les limites du temps, il échappe au lieu et à l’instant. Idrissa Ouedraogo nous conduit là où tout le visible est manifestation de la réalité spirituelle, là où l’homme nait ou meurt à la vie à chaque instant. À l’écoute d’une sagesse éternelle, qui puise au-delà du temps la vision de notre âme, de ses besoins, du chemin à accomplir pour accueillir la vie dans toute sa grandeur, qui embrasse le temps et l’espace, qui sans cesse nous adresse sa parole, nous transmet son harmonie au son des cordes de la Kora qui s’alternent en un mouvement éternel, qui tout voit, tout connaît.

Le temps du rêve, là où l’esprit en un instant parcourt des mondes, vit les histoires d’une vie. Ce temps n’est pas si loin de nous, à chaque nuit nous y pénétrons. Les images se succèdent, mais l’intuition seule, l’esprit seul, peut expliquer leur logique, leur succession, leur cohérence, leur causalité. C’est là que l’esprit prend forme e apparence visible, c’est là le mystère de l’origine. Là où l’avant et l’après se rejoignent. Eric Nazarian a su écouter les paroles d’une culture où le dialogue entre les êtres ne s’interrompt pas, là où la vie est plus grande que la mort. « La mort est temporaire, l’amour est pour toujours » affirme la voix de la jeune femme amérindienne. La douleur de la séparation est là, mais comme les bisons qui traversent les immenses espaces, visitent le peuple et lui apportent leur force, de même, dans l’esprit, un dialogue subsiste, une poésie où tout est signe d’espérance, de victoire de la lumière sur les ténèbres, le paradis rêvé par les bisons où la nature nous conduit à la rencontre de la vie, à la gratitude, à la confiance. La nature est une mère qui vient au secours des hommes. La mère connaît le lien éternel, l’origine de la vie.

Plus que nos paroles, nos gestes, nos actes rendent visible l’esprit. Bettina Oberli donne forme a ce que notre esprit perçoit de plus profond de notre relation à la vie, à la source de la vie. Comme dans les traditions les plus archaïques, les bergers conservent cette sagesse face à ce que la nature nous offre, face à son abondance, face à l’abondance du troupeau qui se multiplie et nous nourrit. Cette vie est plus grande et forte que nous, on l’apprivoise avec respect, on l’approche avec crainte. Là où nous prenons, nous donnons aussi en retour. La vie ne nous appartient pas, elle nous est donnée, nous lui rendons hommage, nous lui offrons ce qu’elle nous a donné, car c’est à elle que toute vie retourne. La bergère est attentive, elle rend à la vie ce qu’elle a reçu, le loup n’est plus un ennemi, il nous rappelle le temps où l’enfant lui tendait la main et le loup était comblé par son amitié.

Et l’être humain donnait un nom à chacun, animal, plante ou arbre et les espèces se multipliaient. Il n’y a pas de fin à la variété des individus et chacun a sa valeur propre, son rôle dans cet organisme aux membres infinis où chacun porte son aide à l’autre. La ferme d’Isabella Rossellini devient ainsi l’image de tout ce que chacun peut apporter à l’autre d’extraordinaire dans son unicité : le service, l’accueil, sont source de créativité sans fin. Tout ce que nous pourrions entreprendre à chaque instant pour la joie et le bien de l’autre. Est-ce l’homme au service de la terre et des animaux ou la terre et les animaux qui le servent ? La terre sait accueillir le soin que l’humain lui porte et lui offre ses fruits, la joie partagée est multipliée. Isabella aime ses animaux, ses plantes elle sait voir la beauté de chacun et chacune en sa diversité. Sa ferme nous parle d’entre-aide, du lieu où chacun est au service de l’autre, une richesse que nous pouvons tous nous offrir les uns aux autres, une joie qui se multiplie à l’infini, autant que nous sommes.

Nous avons parcouru les douze films, les mois, les saisons du cœur de l’homme, un temps pour donner, un temps pour recevoir, un temps pour cueillir, un temps pour semer …